

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Fiches de lecture



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 74-78.

Robert Weaver (sous la direction de), *Mots et mirages*, collectif d'auteurs canadiens-anglais, traduit par Michelle Tisseyre, Montréal, Fides/Les Entreprises Radio-Canada, 1987, 223 p.

— ...

— Comme ça tu n'as pas aimé *Mots et mirages*...

— Tu parles d'un titre!

— Il est pourtant bien choisi...

— Non, justement! Y a-t-il une seule des douze nouvelles canadiennes-anglaises de ce recueil qui justifie un si beau titre?

— Je te trouve bien catégorique. «La mangeuse de péchés» de Margaret Atwood, par exemple, a dû te plaire. Cette manière qu'elle a d'osciller entre fantasma et fantastique...

— J'ai déjà lu mieux.

— Hmm... Le mépris est mauvais critique. En tout cas, tu avoueras que Clark Blaise avec «Sud» a brillamment décrit son enfance! Te souviens-tu avec quelle force d'écriture son père nous devient présent?... Attends que je retrouve un passage. Ah, voilà: «[...] ses dix-huit frères et sœurs, ses six épouses, sa carrière de boxeur, sa violence, son ivrognerie et son dossier criminel, de même que ses infidélités, m'en-noblissent en quelque sorte, me donnent la preuve que je ne suis pas seulement le fils, studieux et timide, de mon irréprochable mère.»

— Bien sûr, si tu me parles des meilleures nouvelles du recueil (et n'oublie pas celles de W.P. Kinsella et de Helen Weinzweig!), on peut toujours s'y intéresser...

— Kinsella? Ah, oui, «Le soir où Manny Mota égala le record». Drôle d'histoire quand même que ce type à qui on propose de mourir pour que ressuscite sa vedette de baseball chérie...

— Et Weinzweig? «Causalité», sa nouvelle, comment as-tu aimé? Rappelle-toi: un vulgaire accordeur de piano tombe amoureux de l'argent d'une riche divorcée qui, on va le découvrir, est amoureuse de la vulgarité de l'accordeur.

— C'était un peu compliqué, non ?

— Tu veux dire que c'était un petit bijou ! Sur fond freudien de couple sado-maso, c'est tout le rapport hégélien et marxiste du maître et de l'esclave, de la lutte des classes qui nous est redonné...

— Et c'est toi qui disais t'être ennuyé ! Parce que chaque nouvelliste a une voix et des thèmes propres, notre imagination n'arrête pas d'être stimulée ! Ces Hodgins, Levine, Marshall, Nowlan, Rule, Simpson, Thomas, Thompson, je vais retenir leur nom !

— Moi aussi, mais pour une autre raison, assurément ! À les lire, je me voyais pêcher au milieu d'un immense lac, sous la pluie, et attendre longtemps avant que ça morde...

Francis Favereau

**Margaret Atwood, *Meurtre dans la nuit*, traduit par Hélène Filion, Montréal, Les éditions du remue-ménage, coll. «Connivences», 1987, 90 p.**

Écrire des histoires. Écrire l'envers de la page. Raconter le dessous de la page. Encore une fois, Margaret Atwood, dans *Meurtre dans la nuit*, nous entraîne dans son univers poétique. L'écrivaine réussit une fois de plus à nous donner une vision nouvelle des objets et des êtres. Oh ! pas n'importe laquelle ; tantôt cynique, mordante... ou tout simplement poétique. Comme dans ses œuvres antérieures, l'écrivaine tente de concilier l'analyse psychologique avec une réflexion sur certains problèmes existentiels.

*Meurtre dans la nuit* rassemble des récits et des poèmes en prose. Ce recueil est divisé en quatre parties auxquelles correspondent quatre univers. La première partie se présente sous forme de souvenirs. Ensuite, l'auteure nous emmène en voyage. L'imprégnation lui permet de récupérer le superficiel perçu avec des yeux de touristes et de faire apparaître le nouvel objet : la société, les gens. Les textes s'enfilent les uns derrière les autres à la façon des perles d'un collier dont le fil est ici la condition humaine.

La troisième partie commence avec la nouvelle qui donne son nom au recueil et le ton aux récits qui suivent. Ainsi, avec humour, l'auteure fait «palpiter» les cœurs, et un peu plus loin, en sept points, elle trace les principales trames de notre romanesque réalité. La dernière tranche nous invite à faire une incursion dans ce que j'appelle la «femmenité». Ici, le

regard voit, s'approche, plonge dans l'être, le détaille, le possède, puis soudainement observe: le troisième œil est là...

*Meurtre dans la nuit* rejoint les thèmes favoris de Margaret Atwood. Les mots se vident et s'emplissent sous son regard lucide. Les textes sont présentés parfois avec un humour subtil, vous savez, celui qui peut faire tomber des forteresses...

Michèle Salessse

**Robert Coover, *Au lit un soir & autres brèves rencontres*, traduit de l'américain par Claude Bensimon, le Castor astral, 1987.**

Neuf récits correspondant à autant de rencontres avec l'insolite posent des réflexions intelligentes sur le sens de l'existence, et ce, dans une écriture actuelle d'où n'est pas exclu un certain humour qui s'avère parfois grinçant. La thématique de l'angoisse est récurrente et revêt diverses formes telle la mort qui, dans «Débris», est incarnée par le cadavre de la femme qui est rejeté par les vagues sur la rive. Le visage de la femme est dissimulé, et cet anonymat renforce chez elle cette portée symbolique. On note une perspective onirique intéressante à laquelle s'oppose, plus loin dans d'autres textes, un réalisme truculent.

Dans «Le vieux», l'angoisse se transporte sur la folie et la vieillesse. Une touche de trivialité accentue la dégénérescence de l'homme (le clochard) qui sombre dans le délire. L'angoisse du futur se manifeste dans «Au lit un soir» où divers personnages, issus de différentes couches sociales, se trouvent réunis dans une même chambre. Il se dégage une vision kafkaïenne: l'on apprend que «le lit privé est un luxe que le monde ne peut plus se permettre» (p. 27). Mais la bureaucratie n'est pas seule en cause: les travers des personnages (et par le fait même d'une société), qui se distinguent par leur prétention et leur balourdise, sont pointés du doigt. La chambre peut être considérée comme un microcosme de la société. On laisse entrevoir, symboliquement bien sûr, un changement dans la manière de concevoir la vie intime et les rapports humains. La perspective carnavalesque du récit est également intéressante: «je connais mes droits insiste le vieillard en fait de droits il prend un coup de pied dans la figure y'a des lois — schplaff! oumph! — il croasse roule par-dessus le montant du lit et disparaît ce dernier désormais tangué et craque dangereusement sous les assauts puissants des deux amants éméchés soudés ils écrasent ce qui en

toute autre occasion aurait vaguement pu passer pour leur hôte lui coupent le souffle han haumph oh Duke mon dieu Duke aaahh! Albert — ?»

L'auteur recourt à la transgression. Transgression qui ne réside pas uniquement dans la promiscuité et les pointes d'ironie anticléricalistes et qui se répercute dans l'écriture même: suppression de la virgule, forme et rythme caractéristiques de la poésie, manque de linéarité, etc.

Les entorses faites aux règles traditionnelles du récit confèrent à ces textes une certaine originalité, bien que ces techniques d'écriture soient de plus en plus répandues. L'objet principal de réflexion est l'écriture: «Il entreprend un récit dans lequel la narratrice était l'histoire elle-même parlant à la première personne, lui n'étant qu'un des personnages qui mourait avant la fin du premier paragraphe» (p. 70). Fiction renvoie à liberté qui passe par la suppression des normes et des contraintes. Ce qui n'enlève rien aux interrogations sociales et existentielles de l'auteur.

Martin Thisdale

**Élisabeth Vonarburg, *Comment écrire des histoires. Guide de l'explorateur*, Belœil, éditions La Lignée, 1986, 229 p.**

Vous écrivez, donc vous vous arrachez les cheveux? Initié ou profane, si vous pratiquez un tant soit peu l'écriture narrative, vous trouverez en *Comment écrire des histoires* un instrument indéniablement pratique.

Élisabeth Vonarburg a une expérience d'écriture probante, et c'est avec sagesse qu'elle s'emploie tout de go à nuancer un titre fort audacieux: non, il n'y a pas de recettes magiques dans ce guide. Plutôt, un vaste ensemble de constats, de suggestions et de conseils relatifs aux problèmes concrets de cette exigeante entreprise de séduction du lecteur qu'est la production d'un texte — narratif dans ce cas-ci. Ainsi l'auteure s'emploie en première partie à définir et à établir, avec exemples à l'appui, les possibilités et les limites des différents types de narrateurs et de points de vue, et du temps du récit. La seconde partie fait état des divers problèmes narratifs qui surgissent au moment de présenter et d'organiser l'histoire, et surtout de compléter et de rendre cohérents les multiples éléments de la structure narrative. Il s'agit probablement de la partie la plus substantielle du guide, là où se révèlent la force et la fragilité des maillons qui forment le tissu narratif. Vonarburg utilise à cet effet un même exemple dont elle modifie les données au gré de ses considérations sur les stratégies de présentation de l'histoire, sur son développement ou ses personnages.

*Comment écrire des histoires* est un livre stimulant, qui rallie aisément la pratique à l'inévitable théorie. Avec quantité d'exemples, et même des exercices d'écriture! Pour vos histoires et vos cheveux!

**Claude Grégoire**



*Un texte brillant écrit dans une langue précise.*

**Guy Cloutier, *le Soleil***

*[...] l'œuvre d'André Major est une des plus honnêtes et des plus convaincantes qui se soient construites au Québec depuis un quart de siècle.*

**Gilles Marcotte, *l'Actualité***

*Major raconte une histoire simple, mais susceptible de toucher le lecteur.*

**Réginald Martel, *la Presse***

*J'ai beaucoup aimé l'Hiver au cœur. J'y ai trouvé, outre l'écriture solide et franche de Major, une grande tendresse, beaucoup de beauté.*

**Marie José Thériault, *Lettres québécoises***